

ÉRIC ROBINNE

UNE ANNÉE SCÉLÉRATE

La 7^e enquête de Matthieu Guillaume

ROMAN

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

© 2026 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-38200-047-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

①

LES CARTES SONT DISTRIBUÉES...

Moscou, 13 février 2014, veille de l'invasion de la Crimée

Dans les couloirs du FSB, c'était la grande animation... Une animation qui tranchait avec l'activité habituelle ! Un événement très spécial se préparait quelque part dans des bureaux secrets... Au lieu d'un silence mortel, à peine troublé par quelques passages d'employés tirés à quatre épingles qui portaient des dossiers d'un bureau à l'autre, un bruit de fond plus sourd et irrégulier avait envahi les lieux. L'agitation était palpable et les quelques gradés militaires qui s'étaient invités au milieu des hommes en costume strict affichaient tous une mine sévère, voire leur tête des mauvais jours. Dans l'un des bureaux au fond du couloir de la direction principale, l'agitation était encore plus manifeste. Une discussion majeure se déroulait entre trois personnages aux profils redoutables. Il y avait Alexandre B., le directeur de cette institution depuis 2008, vêtu du traditionnel uniforme stalinien bardé de décorations, enfoncé dans son fauteuil en cuir derrière un imposant bureau en acajou, lisse de tout document, et à ses côtés, Vladimir A., directeur adjoint du renseignement militaire russe, le GRU.

Face à eux, un homme d'une quarantaine d'années, en uniforme des forces spéciales, se tenait assis, raide

comme une statue, et prenait connaissance des informations délivrées par ses deux interlocuteurs. Miroslav Smirnov écoutait attentivement sans afficher la moindre expression sur son visage. Il était là pour mettre en œuvre ce qu'on allait lui ordonner.

– Comme vous le savez désormais, demain, nous reprendrons le contrôle de la Crimée. En première ligne, nous envoyons des mercenaires non identifiables, type milice Wagner. Ensuite, lorsque la place sera prise, vous prendrez la relève. Nos troupes sont prêtes et leur déploiement sur le terrain ne devrait pas poser de problème. En principe, elles ne rencontreront pas d'opposition massive ni des Ukrainiens ni des Européens. Le président Poutine compte beaucoup sur notre efficacité et sur une entière réussite. Une fois cette intervention achevée, nous devons sans attendre préparer l'étape suivante qui se concrétisera dans quelques années. Parmi nos objectifs, il y en a un qui tient beaucoup à cœur à notre président, à savoir l'éclatement et la destruction des démocraties européennes. C'est même devenu notre objectif final. Même si le président Poutine n'en parle pas, sa stratégie nous apparaît évidente – et remarquable. Il va de soi que cette entreprise est classée secret défense au plus haut niveau de sécurité et que personne ne doit la connaître en dehors de nous trois.

– Bien entendu, monsieur le directeur, acquiesça Miroslav sans sourciller.

– C'est pour cela que nous vous avons convoqué. Vos états de service nous confirment que vous êtes l'homme de la situation.

– Merci pour votre confiance, reprit Miroslav. Et que dois-je faire ?

[...]

Région du col du Mont-Cenis, hiver 2014

Le ciel était bouché. La neige tombait abondamment, en gros flocons épais comme des cerises. Le chasse-neige avait déjà effectué un passage. Un vent sec soufflait par rafales saccadées, renforçant la sensation de froid. Le centre du village de Termignon se recroquevillait pour conserver la moindre bouffée de chaleur. Personne ne déambulait dans les quelques ruelles adjacentes, et aucun véhicule n'avait pris le risque de circuler. Quelques rares lumières trahissaient une présence humaine derrière les volets fermés des maisons engourdis. Pourtant, dans le coin de la façade d'un hôtel désaffecté, transformé en gîte, une clarté plus vive dénonçait une activité soutenue. Un homme debout, appuyé contre un meuble de cuisine, tenait un verre de whisky dans sa main droite. Habillé d'un costume foncé de marque, il affichait une stature sérieuse et respectable. Seul bémol disgracieux : une écharpe en laine aux couleurs bigarrées entourait son cou. Il faisait face à un autre individu, assis devant une table ronde, recouverte d'une nappe défraîchie. Celui-là était vêtu d'un jean et d'un fin col roulé noir qui moulait son torse efficacement. Un dossier était ouvert devant lui, affichant un portrait de mauvaise qualité et une série de pages couvertes de textes, de tableaux, de codes, parfois surlignés de couleurs variées. Une cigarette finissait de se consumer sur le bord d'un cendrier déjà rempli de mégots. L'ambiance était poisseuse et les deux hommes

transpiraient d'amertume. Le sujet qu'ils abordaient les agaçait au plus haut point.

– Ce type est pire qu'une sangsue. À chaque fois, il s'est vautré dans mes pattes. Tu comprends pourquoi je veux sa peau.

– Je l'entends bien. Mais, mon cher préfet...

– Arrête avec ce titre à la con qui ne veut plus rien dire.

– Comme tu voudras. Alors, mon cher Charles, je veux bien t'aider pour résoudre ton problème. Après tout, j'ai aussi un compte à régler avec ce Matthieu Guillaume. Ce flic est une vraie poisse. Il faut en finir. Maintenant que je dispose d'un magot, je peux te financer une partie de cette vendetta. Mais à une condition...

[...]

②

TRÊVE DES CONFISEURS

Paris

Plus que quelques jours et l'activité sur tout le territoire s'effondrerait. La période des fêtes de fin d'année engloutirait tout le reste... Les Français interrompraient leur train-train et se jetteraient sur des produits inhabituels. Caviar, homard, langouste, filet de bœuf, entremets de traiteur, et autres amuse-gueules feraient plaisir dans les familles lors de repas festifs. Voilà pour la carte postale classique utilisée par les médias...

Pour la Brigade criminelle, la période allait devenir compliquée. Rien n'arrêtait les mafieux, les criminels et autres individus violents en mal de reconnaissance ou de besoins incongrus. Cravenne le savait bien. Il allait falloir répartir les permanences dans son équipe, en évitant de froisser les susceptibilités et en vidant les rancœurs sous-jacentes accumulées avec le temps lors d'enquêtes mal ficelées, ou de dossiers inaboutis. Les moyens accordés par le Ministère se réduisaient avec le temps, tandis que les cartons des archives accumulaient des cadavres auxquels on ne pouvait pas associer un auteur indiscutable. Malgré les évolutions de la science, il restait encore des zones d'ombre que la police ne parvenait pas à résoudre.

Le commissaire Cravenne était fatigué... Il avait beaucoup donné pour apaiser les équipes soumises à de mul-

tiples pressions et tenter de leur apporter le réconfort nécessaire. Peu d'affaires portées par les médias avaient occupé cette année 2014. Mais l'ambiance n'était pas des meilleures. La faute à la routine... certainement.

Comment serait cette année à venir ? Il n'en savait rien, et après tout, pour le moment ce n'était pas son problème.

Préoccupé, il se servit un whisky et alluma la télé... Comme d'habitude, aucun sujet ne sortait de l'ordinaire et n'attira son attention. Il se rassit dans son canapé et attrapa la dernière édition du *Monde*... Un article important sur l'invasion de la Crimée par les Russes, dix mois plus tôt, attira son regard.

– Il ne manquerait plus que cette affaire nous plonge dans les emmerdes, soliloqua-t-il à voix basse.

S'il avait su...

Provence, début 2015

Un gîte en Provence, perdu au pied d'une paroi pentue à peine couverte d'un peu de végétation. Une journée maussade, ni froide ni lumineuse, venteuse sans volume, tout juste triste. La soirée était venue sans bruit, s'invitant sans permission. Sur la façade, une lumière jaunâtre effritait l'obscurité. Le ciel nuageux s'était enfui, et seul le bruissement des branches agitées par les bourrasques brisait le calme de l'endroit. Quelques degrés sous zéro chassaient toute vie, incitant les retardataires à presser le pas en recherchant un abri. Rien ne laissait prévoir une amélioration au cours des jours à venir. Au cœur de l'habitation, une cheminée apportait un semblant de cha-

leur. Un calme relatif entourait un couple enlacé, dont les pensées s'évanouissaient derrière un écran, seul lien avec l'extérieur.

Les fêtes de fin d'année étaient derrière eux. Véronique, cheveux enroulés et tenus avec une baguette à sushis, était blottie contre Matthieu, les jambes repliées sous elle, lui-même allongé sur le canapé. Ils regardaient le lancement du journal télévisé de France 2. Matthieu jouait avec la télécommande de la box, songeur. Les titres. Un homme, meurtrier de sa femme, avait échappé aux policiers. Le présentateur, veste classique sur cravate bien mise, assis légèrement en biais, embraya un monologue pour développer l'information.

Leur esprit était ailleurs.

Tous deux cherchaient à récupérer. L'activité de Matthieu n'était jamais sans risque et au fil des événements, il se trouvait confronté à des situations chaotiques. Parfois, les armes parlaient et comme toujours, elles faisaient des dégâts. Même si Matthieu en sortait indemne, dans sa tête, c'était plus compliqué. Il avait besoin de faire un break. Sa hiérarchie lui avait accordé un peu de vacances.

Le téléphone sonna. Véronique décrocha et écouta docilement sans prononcer le moindre mot. Elle tendit le combiné à son homme, en masquant de sa paume le micro :

- C'est Cravenne.
- Cravenne ?
- Bah oui ! Ton boss...

Matthieu, surpris, se redressa puis se leva en calant le smartphone entre son oreille et son épaule.

- Bonsoir, commissaire.
- Matthieu, écoute-moi. J'ai besoin de toi.

– *Besoin de moi ?*

– Oui, et vite. J’espère que tu as passé de bonnes fêtes.
Tes vacances sont terminées.

– Mais... j’ai... j’ai encore une semaine à prendre.

– Tu la prendras plus tard. Je t’attends lundi au bureau.

– Et je peux savoir pourquoi ?

– Non. Moins tu en sauras pour le moment, mieux cela vaudra. OK ?

– Je sais. Je ne devrais pas vous poser de questions.
Mais c’est quoi, cette embrouille ?

– Il n’y a pas d’embrouille. Je t’attends lundi à la première heure. Point !

– Euh... hésita Matthieu.

– Tu as compris ?

– Disons mardi. Vous me prenez de court. Et je ne suis pas seul.

Silence. Cravenne réfléchissait. Matthieu attendit.

– OK, va pour mardi. Pas plus tard.

– Merci... d’accord. À mardi.

Matthieu raccrocha, dépité. L’inquiétude se lut aussitôt dans les yeux de Véronique.

– Que voulait-il ? demanda-t-elle.

– Que je rentre dès lundi pour être au boulot mardi.

– Merde ! Et nos vacances ? rugit-elle.

– Il m’a dit de les annuler. Il a besoin de moi.

– Et pourquoi donc ?

– Il ne me l’a pas dit et de toute façon, si je le savais, je ne te le dirais pas. Tu le sais.

– Fait chier, ton boulot, Matthieu, s’énerva Véronique.
Impossible d’être tranquilles cinq minutes.

– Pas le choix, pupuce.

– Pas le choix, pas le choix... On a toujours le choix.

Il suffit de le vouloir. J'ai bien fait des choix. Et d'abord, je ne suis pas ta pupuce. D'accord ?

– Comme tu voudras... Chérie !

– C'est mieux. Mardi, tu négocies avec ton commissaire pour qu'il te laisse tranquille. Et tu me rejoins au plus vite.

– Tu ne m'accompagnes pas ?

– Non. Je reste ici. Je veux profiter de ce grand air. Faire le point... J'ai besoin de temps. Rejoins-moi dès que possible. Au moins pour un grand week-end. Histoire de finir nos vacances sans perdre la fin de cette location. Tu sais bien que je déteste Paris.

– Faire le point ? T'as besoin de faire le point... ça m'étonne de toi. Toujours organisée, pragmatique, presque maniaque parfois. Faire le point, pff... souffla Matthieu en souriant.

– Bah oui ! Il n'y a rien de drôle.

– OK. Revenir en fin de semaine, je ne peux pas te le garantir. Cravenne ne...

– Écoute, Matthieu, le coupa Véronique, furieuse, tu prends des risques, tu as encore failli te faire trouer la peau.

[...]

Paris, le mardi suivant

Le TGV l'avait déposé gare de Lyon. Pendant les trois heures de voyage, il avait eu le temps de réfléchir à son avenir et à son futur enfant. Père ! Jamais il n'aurait ima-

giné que cela lui arriverait. Sa conviction fut très vite faite : ça allait être compliqué.

Il rejoignit la Criminelle aussitôt après avoir déposé son sac dans le minuscule appartement. Ouais, il allait falloir déménager. À trois, là-dedans, ce serait impossible... Au pied du Quai des Orfèvres, il eut un pincement de cœur. De récents souvenirs désagréables lui brouillaient les pensées. Georges, l'un des membres de son nouveau groupe, venait de mourir, après le décès de Fred. Deux morts en si peu de temps, c'était beaucoup, même si Georges était décédé à cause de son coup de fourchette... C'était la première fois qu'il remettait les pieds au 36 depuis les événements d'Ardèche. Pour une fois qu'il ne s'agissait pas d'une mort en service mais d'une crise cardiaque, Matthieu se sentit penaud. Qui allait le remplacer ? Il monta les marches, croisa Louise, la nouvelle, seule fille du groupe, sorte de louve solitaire, bardée de cuir comme d'habitude. Elle avait remplacé Fred, décédé par balle lors de la précédente affaire. Elle portait plusieurs dossiers.

– Salut Matthieu. Ça y est ! T'es fixé.

– Que dis-tu... ? Je suis *fixé* ?

– Bah oui, quoi ! Fixé !

– Fixé ? Fixé... comment ?

– Cravenne ? Il t'a rien dit ?

– Tu m'inquiètes ! Comment tu peux savoir ? insista Matthieu.

– Je devine.

– T'exagères pas un peu, non ?

– À peine ! Alors ?

– Je l'ai pas encore vu... J'arrive tout juste !

– Ah ! Tous t'attendent, alors ?

– Je sais. Je m'en doute. À plus tard.

– C'est ça, à plus tard.

Il resta éberlué en matant malgré lui les fesses rebondies de Louise qui s'éloignait. La réalité le rattrapait. Ah oui, Cravenne, il l'attendait. Avec ou sans Faugel, la commandante ? S'ils étaient tous les deux, ça risquait d'être compliqué. Matthieu s'engagea dans le couloir, évitant des collègues pressés, des papiers à la main, ou accompagnant des personnes retenues. Le parfum rance de ce vieux bâtiment le saisit et un court instant, il chercha à se rappeler l'odeur de la lavande. Il croisa Julien. Le capitaine, chef du groupe.

– Salut. Te v'la ! Le boss t'attend.

– Bon poil ?

– Pas sûr. Impatient, certainement.

– Ah ? T'as une idée ?

– Non. Mais il gamberge. Et c'est pas bon.

– Merci du tuyau. Allez, j'y vais.

Le blouson sur l'épaule, il se dirigea résolument vers le bureau de Cravenne. Il frappa. Un « entrez ! » rugueux lui arracha une grimace. En ouvrant la porte, Matthieu comprit. Les fleurs, ce serait pour une autre fois.

– Assieds-toi, jeta le commissaire sur un ton glacial.

En bras de chemise, Cravenne semblait tout excité. Visiblement, quelque chose le taraudait. Le lieutenant s'exécuta en prenant soin de plier son blouson sur ses genoux. Il allait dire quelque chose, mais il n'en eut pas le temps.

– Alors, ta copine Véronique ? Comment va-t-elle ?

Matthieu sursauta, surpris. Il ne s'attendait pas à cette entrée en matière. Il hésita puis baragouina une réponse.

– Bien, bien, patron. Disons que ça va.

– Bon ! Et toi ?

– Ça va. Juste surpris d’avoir raccourci mes déjà courtes vacances.

Le commissaire leva les yeux et Matthieu sentit qu’il le dévisageait derrière ses lunettes fumées. Il soupira.

– Je t’ai demandé de revenir parce que j’ai besoin de toi, tu t’en doutes.

– Besoin de moi ? souligna Matthieu, un brin exaspéré par la répétition de cette formule si coutumière.

– Oui, et pas pour jouer les cow-boys. T’as eu beaucoup de chance en Provence... Tu ne m’as pas vraiment obéi et cela aurait très bien pu tourner au désastre.

– Euh... J’étais en vacances.

– Justement ! Tu aurais dû rester tranquille. Tu n’avais pas à poursuivre Piccinni aussi vite. Mais vu les résultats, je tourne la page. Oublie tout ça maintenant.

Un flash traversa le cerveau de Matthieu. Il revit le regard du préfet qui sortait son arme et le visait au jugé. Il avait tiré, presque sans hésitation. Matthieu n’avait même pas eu le temps de baisser la tête. À quelques centimètres près, il n’était plus de ce monde. Il n’oublierait jamais ce caprice du destin...

– Matthieu... Tu rêves ?

– Euh... Non... c’est juste que...

– Écoute-moi.

– À vos ordres, ne put-il s’empêcher de répondre.

Matthieu réalisait que le commissaire l’impressionnait. Son rythme cardiaque s’était emballé.

– Regarde bien cette photo, dit Cravenne.

Il lui tendait un cliché en couleur représentant un individu assez fort, pris sous un angle de trois quarts, portant des lunettes noires. Visage rond, cheveux plaqués par du

gel, menton fuyant, oreilles collées presque cachées par des joues trop grosses. Le type même du bon vivant, un peu gras et chargé en cholestérol. La silhouette classique du faux-cul. Matthieu détailla la photo. Ce type ne lui inspirait pas confiance.

– C’est un avocat, lâcha Cravenne.

– Un avocat ?

– Oui, un avocat. Et pas n’importe lequel.

– Ah ? Et quel est le problème ?

– Le problème est qu’il nous pose... des problèmes. Du moins, des problèmes à nos élus et à Bercy. Tu vois, Matthieu, ce type est un malin, rusé, habile et assez fouille-merde. Son sport favori consiste à dénoncer les éventuelles magouilles qui plombent les gros dossiers d’investissement, et qui serviraient de support à des financements douteux. Quitte à arranger certains de ces dossiers pour les rendre plus présentables et surtout plus rentables.

– Un type utile, alors ?

– Si on veut... mais qui a un gros défaut : il s’en met plein les poches au point que certains le soupçonnent de fabriquer les preuves qu’il utiliserait le moment venu. On ne serait pas très loin de méthodes douteuses, à la limite de la corruption.

– Je ne vois pas où vous voulez en venir. Et donc ?

– Donc, comme tu dis, ce type est dans une situation compliquée, menacé par beaucoup de gens, aussi bien par des promoteurs, des banquiers, des politiques, et même certains de ses confrères. On parle aussi des Russes...

– Menacé ? Des Russes ?

– Oui. Et justement, c’est là que j’ai besoin de toi. Les fêtes de fin d’année sont tout juste terminées. Nous

n'avons pas trop d'actus. Profite de cette période pour en savoir plus sur lui, connaître ses réseaux, évaluer ses affaires et le vrai niveau de menace qui plane sur sa tête.

– Mais, commissaire... Pourquoi me demander ça ? Sauf votre respect, c'est un travail de journaliste. Ou à la rigueur pour nos collègues de la DCRI.

– N'insiste pas. C'est à toi que je demande ce travail. Parce que j'ai mes raisons. Et parce que j'ai besoin d'un travail bien fait et rapide. Disons, en dehors des procédures habituelles.

– En-dehors...

– ...des procédures habituelles. J'insiste !

– Mais...

– Pas de mais. Tu m'obéis. Point ! N'oublie pas que tu as failli être débarqué, il n'y a pas si longtemps.

– Je n'oublie pas, soupira Matthieu.

– Bien !

[...]